

du capitaine, lui scie lentement le cou pour se venger de la mort de son capitaine.

Autant cette analyse est sèche, autant le drame est mouvementé, coloré et vivant. A qui s'intéresse-t-on ? à la famille Schultz ? à la France ? A tous deux, je crois, tant leurs malheurs sont confondus.

Tet est le résumé de l'Orphelin des Carrières de Jaumont, beau volume de 450 pages et qui certes, par la foi et le patriotisme qu'il respire, peut être placé en tête des œuvres de M. de Lamothé.

DE TOUT UN PEU.

A propos du steeple-chase des trois fauteuils académiques.

Voilà trente ans, un jour, rue de Tournon, Jules Janin vit entrer chez lui un quidam pâle, un inconnu effaré qui avait tout l'air d'un échappé de Bicêtre.

—Monsieur, dit-il en s'adressant à l'auteur de *Barnave*, rendez-moi un grand service.

—Lequel, monsieur ?

—Improvisez-moi quelque chose, une machine quelconque, prose ou vers, que je puisse exhiber et qui me serve de titre pour aller à l'Académie française.

—Soit, répondit Jules Janin, qui devina tout de suite à quel toqué il avait affaire.

Et il fit le quatrain suivant :

Les hannetons, fils du printemps,
Qui se nourrissent de verdure,
Font les délices des enfants
Et l'ornement de la nature.

Le prince des critiques ajouta :

—Signez ces vers et toutes les portes s'ouvriront devant vous.

Le fou (c'en était un, mais c'était, avant tout, un pauvre diable) s'en alla droit au secrétariat de l'Institut afin d'y présenter ses titres. Sur le vu du quatrain, M. Villemain lui fit donner un secours de cent francs, et jamais le pauvre insensé n'avait vu tant d'argent à la fois.

Il a été connu vingt ans sous le nom de l'Homme qui a chanté les hannetons.

M. le comte de Paris va publier prochainement un ouvrage de la plus haute importance.

C'est l'*Histoire de la guerre d'Amérique*, en deux volumes, ornés de cartes et de plans que l'on achève en ce moment.

Le plan de cet ouvrage a été conçu en Angleterre avant la guerre de 1870, époque à laquelle il avait déjà reçu un commencement d'exécution.

Bernadille, le chroniqueur du Français, raconte une charmante anecdote sur un des nouveaux cardinaux, Mgr. Régnier, archevêque de Cambrai. Non-seulement, c'est un prélat modèle et un écrivain si éminent que M. Villemain avait pensé à lui pour l'Académie, mais il a toujours eu et il a encore un esprit des plus fins. Dans sa jeunesse, il était professeur au collège d'Angers, quand la duchesse de Berry, au cours d'un de ses voyages, fit annoncer sa visite à l'hospice des sourds-muets d'Angers.

La supérieure, toute bouleversée de cette nouvelle, consulte en grande hâte l'abbé Régnier, alors vicaire-général.

—Que me conseillez-vous, M. l'abbé ? On dit que la duchesse n'aime pas les discours. J'ai envie d'installer un transparent, avec une inscription. Mais laquelle ? laquelle ?

—Eh ! vous voilà bien embarrassée, riposte aussitôt le vicaire-général en souriant. Puisqu'il s'agit de sourds-muets, écrivez :

Duchesse de Berry, qui fuyez les harangues,
Ne craignez rien de nous : nous n'avons point de langues.

Une opinion de Napoléon III.

Dans son livre intitulé : *Bleu, Blanc, et Rouge*, M. F. Girardeau, l'un des écrivains les plus avancés du parti impérialiste, cite les paroles suivantes de Napoléon III. L'empereur s'exprimait ainsi en 1871, à l'époque de la réunion de l'Assemblée :

«..... Une seule combinaison avait chance de réussir : la fusion ; si on l'eût tentée résolument, à l'heure opportune, sous la pression des événements, c'est-à-dire à Bordeaux, avant la conclusion de la paix, elle pouvait s'accomplir et la France y eût alors applaudi. Une pareille occasion ne se présentera plus. Peut-être faut-il le regretter ! Si cette union s'était faite sans arrière-pensée entre les deux branches, leurs partisans, leurs doctrines, n'eût été sans doute la meilleure solution.

« Les orléanistes se trouvaient anéantis, les impérialistes désarmés, car le comte de Chambord, homme honnête, aimant la France, voulant le bien, représentant comme moi le principe d'autorité, n'eût pas trouvé parmi eux d'adversaires sérieux ; quand à moi, j'aurais donné à mes amis le conseil de secondar son gouvernement. Le mal qui nous ronge depuis 1789, la multiplicité des partis, se fût trouvé de la sorte atténué autant qu'il peut l'être. »

Et comme je lui faisais observer que la Révolution de 89 avait placé le remède à côté du mal en faisant surgir une dynastie populaire, destinée à observer les autres, l'empereur reprit avec vivacité :

«—Oh ! non, le mal a été plus puissant que le remède. »

Une jolie aventure arrivée à M. Taine.

Lui, il n'a pas dû la trouver si jolie, mais c'est un peu tant pis pour lui.

Hier, pénétre dans son cabinet, on ne sait trop comment, un individu à cheveux grasseux sous une casquette encore plus grasseuse, parlant avec l'organe de Chopard, et ponctuait ses périodes par des bouffées de brûle-gueule.

La figure de M. Taine exprime aussitôt un point d'exclamation effaré.

—Dis-donc, citoyen, fait l'homme, c'est vrai que t'es un libre-penseur, un vrai ?

—Certainement, répond M. Taine embarrassé, je....

—Faut pas faire de manière avec bibi, reprend l'homme ; je suis chef de groupe, entends-tu ? Es-tu libre-penseur ou ne l'es-tu pas ?

M. Taine, sentant qu'il avait affaire à un personnage, se lève et affirme d'un ton solennel :

—Je suis libre-penseur.

—C'est bien. Es-tu pour l'impératif ?

—Pardon, pour ?.....

—Pour le mandat impératif.

—Oui, dit M. Taine en baissant la tête.

—Eh bien, reprend l'homme, puisque tu es athée et impé-

ratif, on va faire quelque chose pour toi. Tu es candidat à l'Académie, je ne sais pas trop ce que c'est que ton Académie, mais tu peux compter sur les voix du faubourg Antoine !

M. Taine essaya de balbutier quelques mots d'explication.

—Allons, dit son protecteur, fais pas tes manières.... offre-moi un canon, et l'affaire est pesée !

Dans sa chronique de la *Patrie* M. Albert Delpit rapporte un touchant souvenir relatif au frère Philippe :

Un jour, vers 1838 on vint annoncer au R. F. Philippe qu'une personne désirait être reçue par lui. Il demanda la carte de l'inconnu : elle portait ce nom, rayonnant alors : *Alphonse de Lamartine*. Le poète illustre fut introduit aussitôt auprès de l'humble frère. Ils devaient s'entendre dès les premières paroles : n'étaient-ils pas aussi grands l'un que l'autre ? l'un par le génie, l'autre par la charité. C'était l'époque où Lamartine préparait une étude qui devait trouver dans l'Instruction primaire un remède à la mortalité des enfants. Il venait demander au R. F. Philippe la permission de visiter quelques-uns de ses établissements.

Le supérieur des ignorantins se mit à ses ordres. Il poussa même la gracieuseté jusqu'à accompagner le poète. Celui-ci était profondément triste.

—Je comprends ce que vous devez souffrir, monsieur, lui dit le frère Philippe, et je vous plains.

Lamartine venait de perdre sa fille.

—Pourquoi ne cherchiez-vous pas une consolation ?

—Je n'en connais pas, mon révérend.

—Permettez-moi de vous en communiquer une. En souvenir de celles que vous avez perdues, faites le bonheur d'un de ses enfants que voici. Quand il sortira d'ici, qu'il trouve protection : vous aurez peut-être sauvé une âme.

Lamartine, ému jusqu'aux larmes, serra la main du frère Philippe et répondit simplement :

—J'accepte.

Alors le supérieur général choisit un enfant trouvé, sans famille, sans amis : Lamartine mit dix mille francs à son nom. Savez-vous qu'elle fortune eut cet enfant ? Il est mort colonel d'un régiment de ligne, pendant la dernière campagne. Le génie et la charité avaient donné un héros à la France !

Un Américain, homme d'esprit, M. Samuel W...., réside à Paris depuis vingt-cinq ans.

C'est dire qu'il nous connaît autant et mieux que nous-mêmes.

Tout dernièrement, rue d'Aguesseau, dans une soirée où se trouvaient quelques hommes d'état, il demande à présenter une observation.

—Messieurs, dit-il, vous cherchez de nouveaux impôts et vous n'en trouvez pas. Il y en a pourtant un tout indiqué et qui ferait beaucoup de bien, socialement et financièrement parlant.

—Lequel donc ?

—Ce serait celui-ci : *Article unique*. Tout Français qui voudra parler politique paiera au Trésor un droit de cinq francs par an. Eh bien ! de deux choses l'une : ou vous trouveriez cent millions dans ce décret, ou vous y trouveriez un calme universel et réparateur.

LES RUINES

DE

MON COUVENT

TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR

M. LÉON BESSY.

(Suite.)

—Non pas, répliqua le pilote ; mais je demanderai d'abord à ma mère de vouloir bien nous dire où croissent les truffes.

—Bah ! répondit ma tante, qui ne sait qu'elles viennent dans la terre ?

—Nullement, dit le pilote, ou du moins la règle n'est pas générale, car j'ai vu de mes yeux un arbuste qui portait une truffe, et cela à une partie très-visible du tronc.

—Tu nous la donnes belle ! dit ma tante.

—J'ai mes preuves, et je dirai de plus que l'arbuste qui produit ce fruit est un rosier.

Mon oncle Narcisse poussa un grand éclat de rire. Je regardai Adèle, et voyant qu'elle devenait pourpre, je crus qu'il était temps d'attirer sur moi l'attention.

—Je certifie, dis-je avec assurance, le fait de la truffe dans le rosier, et même je pourrais au besoin expliquer le miracle.

Je remarquai un mouvement de satisfaction sur les traits de mon oncle paternel, sans doute parce qu'il voyait avec plaisir que je ne dédaignais pas de me mêler à la conversation. Adèle se remit, bien assurée que je n'expliquerais pas la véritable cause du prodige.

—Eh bien ! s'écria mon oncle Narcisse, où donc est le miracle ?

—Chaque fois, répondit le pilote, qu'un avocat expert, ou apprenti, intervient dans une affaire, il s'opère infailliblement un miracle.

Comprenant que ces paroles s'adressaient à moi, je plongeai les yeux dans mon assiette et continuai de manger.

—Mais qu'y a-t-il de commun, demanda mon oncle maternel, entre un avocat et un miracle ?

—Pour moi, répondit le pilote, l'une des deux choses ne va pas sans l'autre, et elles me paraissent identiques. Je n'ai connu qu'un seul avocat ; c'était à Séville, et j'ai été victime d'un miracle de sa façon. Il s'agissait de me prouver que je lui devais ce que je ne lui devais point en réalité, et il s'y prit de telle sorte qu'il vint à bout de son miracle ; et même il le fit double, car il me fallut non-seulement lui donner ce que je ne lui devais pas, mais encore payer à un notaire une somme égale que je me trouvais lui devoir je ne sais comment.

Cette brusque saillie provoqua le rire de mes deux oncles et de ma tante.

—Depuis cette époque, continua le pilote, du plus loin que j'aperçois le pavillon d'un homme de loi, je tends

la voile au vent et prends le large ; que si, malgré cette précaution, il venait à entrer dans mes eaux, je lui donnerais sur l'heure tout ce qu'il me demanderait, pour n'avoir pas à payer le miracle double.

A ces mots, les rires devinrent plus bruyants. Mais le pilote, voyant que je restais sérieux, ajouta presque aussitôt :

—Je suis cependant bien loin de croire que tous les hommes de loi sachent faire de pareils miracles, et puisque Manuel se destine à cette carrière, je l'excepte dès maintenant de ma règle générale.

—Pourtant, dit mon oncle maternel, Manuel nous a parlé tout à l'heure d'un miracle qui pourrait bien être son fait.

—Non pas, dit Adèle prenant à son tour ma défense, car c'est moi qui ai mis la truffe dans le rosier.

—Bravo ! reprit le pilote ; à dater d'aujourd'hui, j'adopte pour pavillon des truffes mariées avec des roses.

—Mais quelle idée avais-tu d'aller nicher une truffe dans un rosier ? dit ma tante en s'adressant à sa fille.

La demande était beaucoup trop naturelle pour ne pas déconcerter Adèle, et moi en même temps. Par bonheur, mon oncle paternel nous tira d'embarras en faisant à sa femme une autre question.

—Et quelle idée as-tu donc eue toi-même, lui dit-il, d'accommoder ensemble des truffes et des pigeons ?

—Un venait en effet de servir un plat de pigeons aux truffes.

—Il me semble, répondit ma tante, que les truffes et les pigeons ne vont pas si mal ensemble.

—Les deux choses s'accordent, au contraire, parfaitement, dit le pilote. Quant à moi, j'aime beaucoup mieux les truffes avec les pigeons qu'avec les roses.

—C'est ce qui s'appelle battre en retraite, dit mon oncle Narcisse ; et le pavillon ?

—Je m'en tiens à mon dire, reprit le pilote, et mon navire manquera plutôt de gouvernail que de sa nouvelle enseigne. A la pointe la plus élevée de la mâture, on verra flotter une guirlande de truffes et de roses ; mais j'aurai soin aussi que, sur la table, les truffes naviguent de compagnie avec les pigeons.

—Pour parler de ce qui nous intéresse le plus, et si tu me permets de répéter tes expressions, dit mon oncle Narcisse, quand te donnerai-je ma bénédiction, pour que tu puisses naviguer de compagnie avec Adèle ?

—Plutôt aujourd'hui que demain, répondit le pilote.

—Nous serons obligés d'attendre encore quelques jours, dit mon oncle paternel ; et je le regrette beaucoup, parce que Manuel ne pourra être des nôtres.

—Doit-il sitôt partir ? demanda le pilote.

—Il le faut, pour qu'il arrive à temps à l'Université, dit mon oncle en m'adressant un regard affable et significatif.

—Quel sera donc le jour du départ ? demanda ma tante.

—Demain, répondit le père d'Adèle.

X.

Quelques heures auparavant, ce mot "demain" prononcé par mon oncle, et se rapportant à mon départ, m'aurait peut-être plongé dans le désespoir ; mais quand je savais à n'en pas douter que ma seule présence pouvait maintenant troubler la paix d'une famille honorable, quand j'avais reconnu qu'à peine étais-je assez maître de moi-même pour me contenir à la vue de la fraternelle tendresse d'Adèle, et quand mon oncle respectable m'avait fait sentir avec une extrême indulgence toute la gravité de mes devoirs, — au lieu de me répandre en plaintes, j'aurais volontiers dit avec le pilote, quoique dans un sens tout à fait différent : "Plutôt aujourd'hui que demain."

Après le dîner, je voulus aller dire un dernier adieu à mes promenades favorites. Je commençai par l'ermitage Saint-Telme. Je croyais que le vent qui souffle presque constamment sur ces hauteurs calmerait un peu l'ardeur de mon front brûlant. Je fus trompé dans mon attente ; la soirée était magnifique, le ciel pur ; les feuillages immobiles ; la mer paisible ne poussait sur la plage que quelques vagues caressantes qui baignaient doucement la mousse des rochers ; on entendait au loin le chant des oiseaux. Ce repos de la nature ne me fit que plus vivement sentir la tempête qui agitait mon cœur. Les larmes m'auraient soulagé, mais je ne pus pleurer. Pendant quelques instants, je courus de côte et d'autre comme un insensé au milieu des précipices que je remarquais à peine. Je redemandais aux feuilles et aux rameaux des arbres leurs plaintifs murmures, à l'air les gémissements avec lesquels il luttait parfois contre ces collines, aux ravins désolés les courants que j'avais vus rouler avec impétuosité dans leur lit, aux vagues leur blanche écume et leur sifflements aigus, à toute la nature quelque une de ses agitations terribles, qui fût en harmonie avec le trouble intérieur qui me dominait. Et voyant que rien ne répondait à mes invocations, je promenais de tous côtés des regards effarés, et m'écriais avec un rire convulsif : "La nature se meurt ; elle se meurt sans remède, puisqu'elle a perdu le sentiment." Je croyais sentir avec une force extraordinaire, mais il n'en était pas tout à fait ainsi. J'étais en proie à une lutte de sentiments contraires qui se disputaient l'empire exclusif de mon être. C'étaient, d'un côté, ma tendresse pour Adèle, jointe à un vague désir de vie, de bonheur et de gloire ; de l'autre, l'idée qu'elle n'avait fait que me donner des marques de cet intérêt familial, calme et presque froid que l'on remarque entre des proches ; que sa confiance à mon égard n'avait pas été plus intime qu'elle n'eût pu être envers une amie ; que son éloignement pour le mariage n'était que l'indifférence naturelle à une jeune fille élevée avec réserve. Lui avais-je fait, pour ma part, quelque tendre confidence, et nos témoignages d'amitié avaient-ils été autre chose que des jeux d'enfants ? Quelle importance avaient la culture de nos fleurs, les bouquets que nous nous offrons mutuellement, les guirlandes que nous dessinons en commun, et l'échange innocent de quelques emblèmes ? Adèle était ma cousine, et rien de plus, et moi, j'étais un insensé qui demandais à Adèle et à l'Océan, aux vents et